

DOSSIER Le philosophe et le mystique, l'un engagé dans la cité, l'autre retiré à la campagne, sont l'un et l'autre poètes. Un langage qui leur permet d'exprimer ce qui dépasse l'entendement.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

Le philosophe Michel Onfray publie un recueil de haïkus, et Christian Bobin, l'auteur légendaire du *Très-Bas*, un nouveau livre de poésie en prose. Dialogue philosophique et poétique...

LE FIGARO. – Christian Bobin, deux haïkus de Michel Onfray ont été écrits chez vous, le 4 octobre 2014. Comment vous êtes-vous rencontrés ? De quoi avez-vous parlé ce jour-là ?

Christian BOBIN. – De passage dans le Morvan, Michel Onfray, que je ne connaissais pas encore, a souhaité me rendre visite. Quelqu'un passe la porte et vous savez aussitôt qui il est : j'ai vu un être de silence et d'attention à l'autre. Si son image remplit le monde à ras bord, son âme est celle d'un homme secret, sensible jusqu'à en être abrupt. Sur lui, sans aucun doute, veille l'étoile donnée par la mort de son père, cet homme de noblesse pauvre. Nous avons parlé des livres, beaucoup de Jean Grosjean à qui je dois, dans son *Ironie christique*, d'avoir clairement distingué entre le monde, qui est la mort des âmes, et la vraie vie, qui est tournée vers l'autre. Michel Onfray reproche aux livres « saints » leurs contradictions, mais la contradiction est la chance de la vérité, sa respiration intime. Un discours parfaitement clos, cohérent, ce serait l'étouffement de l'Esprit, la langue fasciste. Grosjean désigne Dieu comme « l'abîme intérieur ». Comment mieux respecter notre liberté ?

Michel ONFRAY. – Je me sens très proche de Christian Bobin. Son nouveau livre est le journal d'un homme pétrifié par le décès, il y a vingt ans, de la femme aimée. Les haïkus que j'ai commencé à écrire à l'hôpital quelques mois avant le décès de ma compagne, et pendant les deux années qui se sont écoulées depuis, forment aussi une autobiographie intime et pudique, une sorte de journal d'une âme.

Pourquoi un philosophe ressent-il le besoin d'écrire de la poésie ?

M. O. – J'ai passé tellement d'années à lire, le nez penché sur le bureau... À un moment, on se rend compte qu'on en oublie de regarder le monde. Des événements ont précipité cette prise de conscience, la mort de mon père, que j'aimais beaucoup, et celle de ma compagne de trente ans. J'ai acheté une petite maison dans le village de mon enfance. Et voilà que je me suis retrouvé à faire ce que faisait mon père, tailler les rosiers et la vigne, avec ma mère disant : « Tu tailles comme ton père, tu ratiboises. » Sauf à être un philosophe de salon, il est normal que ce qui se vit là affecte la pensée et suscite une nouvelle forme d'écriture.

C. B. – Un poète ne donne pas ce qu'il pense (c'est sans intérêt) mais ce qu'il est. Platon chassait le poète de la Cité. Comment ne pas saluer celui qui lève l'interdit ? Je me réjouis de voir un philosophe faire de la poésie un *edelweiss* au sommet de la pensée : une imperceptible vibration bleue, plus éclairante que tous les concepts. C'est une démarche plus que rare. La plupart des philosophes sont verrouillés dans leur système.

Dans le second volume de haïkus de Michel Onfray, un vocabulaire mystique apparaît auquel il ne nous avait pas habitués : les mots « âme », « au-delà », « mystère ».

Est-ce l'influence de Bobin... ?

M. O. – Le mystère, c'est une question qu'on se trouve incapable de résoudre. Cela ne signifie pas que la clé se trouve dans un autre monde. Il y a des événements qui sont en effet bien mystérieux. Par exemple, ces grillons qui chantèrent, pour la première et dernière fois, dans mon jardin en Normandie, un 1^{er} mai, jour traditionnellement dédié à mon père, qui était mort l'année précédente. Il se trouve qu'un jour mon père m'avait apporté dans un Tupperware deux grillons de la maison de mon enfance mais ils avaient disparu aussitôt libérés... Ce chant inouï du 1^{er} mai, je suis incapable de dire qu'il n'a pas eu lieu. Mais je ne le prends pas pour un signe de l'au-delà, comme me le disent mes amis croyants. Moi, j'attends que Jésus me téléphone directement pour y croire ! Il faut avoir un peu la grâce pour écrire de la poésie, mais je n'ai pas la grâce comme Christian Bobin qui, lui, a la ligne directe avec la transcendance.

Christian Bobin, cette grâce poétique vous vient-elle du Ciel ?

C. B. – Quand je parle du ciel, je ne parle pas des religions. Ce n'est pas un hasard si Michel Onfray a commencé d'écrire des poèmes dans le désert d'un hôpital. La pensée rationnelle ne donne pas d'eau fraîche dans la chambre de douleur. La grâce d'une parole saluant la vie fragile, oui. La poésie est une pensée supérieure. Elle s'adresse au plus intime de nous, à ce qui tremble à l'heure de mourir ou d'aimer. Si je veux connaître l'implacable dureté des géolés soviétiques, je vais lire la poétesse Anna Akhmatova, son *Requiem* : « Non, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre qui souffre. Souffrir ainsi, je ne l'aurais pas pu. » En un seul vers, j'ai vu, compris et senti bien plus que dans un journal.

« Comme mes frères les moineaux je travaille paisiblement à l'effondrement des banques et des maisons de retraite », écrivez-vous, Christian Bobin. La poésie, si peu engagée soit-elle, serait-elle un acte de résistance ?

C. B. – Dans la religion de l'argent aujourd'hui régnante, un voile de chiffres nous sépare de nous-mêmes, et de nos morts. Pour sortir de ce désastre il faut une force insurrectionnelle, un printemps du langage qui nous arrache à nos budgets et à nos misérables rêves de puissance. La poésie est vision. Elle n'est pas un genre littéraire. Elle est le soulèvement vital d'une vraie parole, ce qui vient battre tambour dans notre cœur injurié, méthodiquement injurié, scientifiquement injurié.

M. O. – La poésie, soyons lucide, n'a aucun pouvoir sur le monde, mais elle en a sur quelques individus qui peuvent avoir du pouvoir sur le monde. Oui, Christian a raison, la poésie procède d'un regard neuf comme celui d'un enfant. Les philosophes, d'ailleurs, sont restés des enfants qui veulent savoir pourquoi, pourquoi, pourquoi, et ne se satisfont pas des réponses apprêtées de l'école. Dans l'épuration du poème se dit un étonnement, le sentiment d'un

Lire de la poésie et en écrire, c'est comme prendre un bon cordial : ça ranime le cœur, le réchauffe, l'ouvre à une vision du monde plus immédiate et vaste.

MICHEL ONFRAY

YANNICK COUPANNEC/LEEMAGE

mystère. Une intelligence du monde se déploie aussi dans l'art du poète de relier des éléments que la raison ordinaire sépare. Le mode de connaissance poétique prend ainsi le relais du mode de connaissance philosophique et le complète. Pour moi, lire de la poésie et en écrire, c'est comme prendre un bon cordial : ça ranime le cœur, le réchauffe, l'ouvre à une vision du monde plus immédiate et vaste.

Comment jugez-vous la démarche de Michel Onfray ?

C. B. – Le problème est que, de tout temps, le monde adore celui qui critique le monde. La machine engloutit les « rebelles ». Ils la relancent. Je ne dis pas que Michel Onfray a tort d'être guerrier. Peut-être ne l'est-il pas assez, au contraire. Aucun discours ne permet de rompre avec le monde. Les discours ne font que tasser la terre sur nos tombes. La voie poétique vers laquelle s'avance Michel Onfray propose des armes plus aiguës. Certains de ses poèmes donnent à voir l'indomptable, celui qui n'a pour seul bien qu'une larme et qui jugerait indigne de l'essuyer. Nos chagrins sont du feu. Nos silences brûleront nos maîtres. Un haïku est un éclair qui pour venir demande un siècle d'attente et de songe. Un siècle ou deux. Michel Onfray dispose-t-il encore de ce temps ? Je le lui souhaite, fraternellement car c'est un homme d'une sincérité absolue que j'ai rencontré.

Et vous, Michel Onfray, quelque chose vous intrigue-t-il encore chez Christian Bobin ?

M. O. – Non. Je le comprends. ■

LES PETITS SERPENTS, VOL. II
De Michel Onfray,
Gallimard, 82 p., 17 €.



NOIRECLAIRE
De Christian Bobin,
Gallimard,
80 p., 11 €.



